



HAL
open science

Trois “catalogues de Saint-Victor au XVIIe siècle

Claudine Nédelec

► **To cite this version:**

Claudine Nédelec. Trois “catalogues de Saint-Victor au XVIIe siècle. Anne-Pascale Pouey-Mounou; Paul J. Smith. Early Modern Catalogues of Imaginary Books. A Scholarly Anthology, Brill, pp. 215-229, 2019, Intersections. hal-03274054

HAL Id: hal-03274054

<https://univ-artois.hal.science/hal-03274054v1>

Submitted on 5 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TROIS « CATALOGUES DE SAINT-VICTOR » AU XVII^E SIÈCLE

Claudine Nédelec

Université d'Artois (Textes et Cultures, UR 4028)

Au XVII^e siècle, Rabelais reste bien connu des lettrés, mais sa réception est marquée par divers « préjugés » ; ainsi, à côté du Rabelais bouffon, et de ses « ordures », dont on s'offusque autant qu'on en tire plaisir jusque dans les milieux mondains, on croit lire, notamment dans certains milieux lettrés, un Rabelais « libertin », de pensée plus que de mœurs. Les trois livres « imitations » ici rassemblées de la bibliothèque de Saint-Victor attestent bien de cette seconde lecture, sous les espèces de la première.

Ces imitations présentent d'intéressantes différences formelles, puisqu'elles s'inscrivent dans trois genres différents : un traité encyclopédique (parodique), un « poème dramatique » et un roman « comique ». Elles sont également intéressantes par leur inventivité par rapport au modèle : la liste présente à chaque fois des caractéristiques propres, les plus remarquables étant dans leur façon d'entrecroiser réel et fiction dans le jeu des références.

Le point capital reste ce qu'on peut tenter d'analyser des intentions qui s'y dessinent, parfois de façon assez largement cryptée.

La bibliothèque d'Adrien de Cramail

Le recueil des *Jeux de l'incognu*¹, paru en 1630, paraît au premier abord comme un livre fort étrange, « florilège hétérogène », « amalgame délirant », « Babylone du *nonsense* absolu », dont chaque pièce est en elle-même un « extravagant fatras » selon Fausta Garavini². Même confusion du côté de l'« auteur » : la publication est anonyme (logique, si l'on pense qu'il s'agit de publier les jeux de « l'inconnu » – en même temps, ce n'est pas *un* inconnu...) ; mais l'épître dédicatoire est signée « De Vaux »³, qui fut le secrétaire, et donc souvent le

¹ *Les Jeux de l'incognu*, Paris, T. de la Ruelle, P. Rocolet, A. de Sommerville, N. Bessin, A. Courbé, 1630. Pour une analyse d'ensemble, voir Claudine Nédelec, « Obscurités et jeux de langage. *Les Jeux de l'incognu* (1630) », Delphine Denis éd., *L'Obscurité. Langage et herméneutique sous l'Ancien Régime*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia, 2007, p. 133-146.

² *La Maison des jeux. Science du roman et roman de la science au XVII^e siècle*, Paris, Champion, 1998, p. 195.

³ « Epître », non paginée. On peut noter que c'est lui qui prend le privilège, accordé le 4 mars 1630, et le transfère ensuite, le 23 mars, aux marchands libraires. Il assume donc la responsabilité d'en être « l'auteur ».

prête-nom, d'un aristocrate de rang très élevé, Adrien de Monluc, comte de Cramail. Quelques mots sur ce personnage.

Cramail⁴ s'était mêlé à la vie de Cour et à la vie littéraire de Paris probablement entre 1594 et 1610 ; après l'assassinat d'Henri IV, il s'installa dans le Midi, notamment à Toulouse, où il entretint une « Académie des Philarètes », à laquelle participèrent entre autres le poète François Mainard, et un poète provençal, Godolin, qui lui dédia son *Ramelet Mondin* (1617). Il y accueillit et protégea un temps le philosophe libertin Vanino Vanini – sans reconnaître en lui un impie et un athée ? Les avis sont partagés : Cramail protecteur des libertins, ou défenseur des dogmes catholiques (il est de famille ligueuse)⁵ ? Cramail revint vers 1619 à Paris, où il participa à nouveau aux fêtes de cour, et protégea les gens de lettres. C'est alors que Charles Sorel devint son secrétaire (1621-1623) ; voici ce qu'il écrit dans *La Bibliothèque française* de ce « grand Seigneur de la vieille Cour,

lequel veritablement a donné un modele de notre Galanterie moderne. On pretend que le sieur de Vaux, qui a mis son nom à ces Livres-là, & qui est celuy qui avoit fait le Tombeau de l'Orateur François, avoit seulement eu le soin de l'impression.⁶

Et Retz, qui lui rendit visite à la Bastille où Richelieu l'avait fait emprisonner, lui fait dire :

« j'espère que je ferai voir au Cardinal que je suis bon à autre chose qu'à faire *Les Jeux de l'inconnu* ». [Retz ajoute] Vous remarquerez, si il vous plaît, que ces *Jeux de l'inconnu* était un livre, à la vérité très mal fait, que le comte de Cramail avait mis au jour, et duquel M. le cardinal de Richelieu s'était fort moqué.⁷

Cependant, l'avis « Au lecteur », rédigé à la première personne, précise que les diverses pièces

ont été faites il y a long temps, pour servir de divertissement à certains esprits assemblez en une des principales villes de ce Royaume. Je ne te sçaurois bien dire si elles sont toutes d'un mesme auteur, parce que je les ay tirées de diverses mains. (n. p.)

Admettons donc que la « figuration » de l'instance énonciative est ici collective, et non individuelle – ce qui n'empêche pas d'essayer de deviner les « intentions » textuelles, dans la mesure où il s'agit des productions d'un milieu assez bien défini, encore qu'idéologiquement ambigu⁸.

⁴ J'adopte cette orthographe traditionnelle, mais il y en a d'autres (Carmain, Caraman).

⁵ Jean-Pierre Cavaillé, « Adrien de Monluc, dévot ou libertin ? », *Les Dossiers du GRIHL*, URL : <http://dossiersgrihl.revues.org/1362>

⁶ Charles Sorel, *La Bibliothèque française* [1667], Genève, Slatkine, 1968, p. 189-190 (pagination originale).

⁷ Jean François Paul de Gondi, cardinal de Retz, *Mémoires*, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1984, p. 152.

⁸ Voir la probable représentation romancée qu'en donne Cyrano de Bergerac, au début des *États et empires du Soleil*.

Venons-en à notre objet. *Le Herti*⁹ ou *l'universel*. *Où par des saisissements lumineux, il se traicte de toute sorte de matieres* (p. 1-113), qui succède à dix textes de taille variable, se présente comme un ouvrage dans l'ouvrage (mais aucune édition isolée n'a été repérée), avec page de titre, dédicace (à « Monseigneur »), préface, table des matières, pagination propre. La table des chapitres (comme ensuite ces chapitres eux-mêmes) confirme la prétention à la fois encyclopédique et folle du titre, en voici quelques exemples :

2. De la Bien-seance qui correspond avec les proportions.
3. Des proprietz occultes, & de leur progrez en retrogradant.
4. De l'energie des ostentations.
5. De la douleur rauissante, & du plaisir douloureux. (p. 8)
6. Des sciences, & de la decadence en ses contraires.
7. Des nombres innombrables, & des mesures non mesurables. [...]
9. Des charmes par rauissements sympathiques.
10. Des especes qui resultent de la pluralité des Vniversels. [...] (p. 9)
15. De la perfection des imperfections, & de la repugnance des opinions. [...] (p. 10)
19. Des intellects intelligens, & des intelligences intellectuelles.
20. De la felicité des siecles impossibles. [...]
22. Du clair & de l'obscur, où sans lumiere & sans tenebres, on trouue les crepuscules des accidens.
23. De la veleité, ecceité, mesmeté, & identité des heterogenes. [...] (p. 11)
25. Des tons entonnez, & des enthousiasmes harmoniques, avec les syncategoremes des abstractions. (p. 12)

Figure ensuite la liste des « autorités », sous le titre de « Catalogue des Auteurs dont on s'est servy en cet œuvre » (p. 13-20). Ce catalogue imaginaire, numéroté, qui cite deux fois Rabelais (« 15. Line¹⁰ en son Commentaire sur Rabelais », p. 15 ; « 28. Rabelais, des cas de conscience », p. 16), est bien loin pourtant d'une simple imitation et présente d'intéressantes caractéristiques.

Dans la liste, qui est davantage normalisée que chez Rabelais (une autorité, suivie de son ouvrage, désigné non par un titre mais par son « argument », qui mentionne souvent d'autres auteurs), figure une majorité de références antiques, appartenant tant à la culture commune qu'à la culture érudite¹¹. Mais les écrivains « modernes » occupent une place non négligeable, et leur liste n'est pas sans intérêt, car elle rassemble des savants arabes (Avicenne, Averroès), des érudits, savants et philosophes européens (Cardan, Copernic, Pierre

⁹ Le Herti (ou Herty) est un personnage réel : c'était un fou enfermé aux Petites-Maisons, mais apparemment un fou divertissant (peut-être même de Vaux en personne), puisqu'il fut un temps de mode de l'aller visiter. Voir Mathilde Bombart, « Visites à "l'Hospital des enfermez" au tournant des XVI^e et XVII^e siècles », *Cahiers du centre de recherches historiques, revue électronique du CRH*, n° 39 (« Écriture et prison à l'âge moderne »), 2007, p. 161-182 - URL : <http://ccrh.revues.org/3357> ;

¹⁰ Linos (ou Linus), personnage mythologique, fils d'Apollon, « inventeur » de poèmes lyriques, et transformé en auteur par les critiques alexandrins, qui lui ont attribué diverses œuvres.

¹¹ Agrippa, Appian Alexandrin, Archimède, Aristide de Milet, Aristote, Cicéron, Denis d'Halicarnasse, Diogène, Dion Cassius, Euclide, Frontin, Héliodore, Hérodote, Hippocrate, Homère, Linos, Macrobe, Martial, Ovide, Pétrone, Philostrate, Pindare, Pline, Plutarque, Polybe, Pythagore, Quinte-Curce, Sénèque, Sextus Empiricus, Socrate, Tacite, Thucydide, Tite-Live, Virgile, Xénophon, et Zoroastre.

Dupuy, Marcile Ficin, Léon l'Hébreu, Polydore Virgile) auxquels s'ajoutent l'Arétin, et Rabelais. Les références internes aux notices sont le plus souvent modernes également : en 6, allusion à Gusman d'Alfarache, personnage du roman éponyme de Matéo Alemán (1599-1604) ; en 16, mention de *La Démonomanie* de Jean Bodin (1580) ; en 21, allusion à Federic Grison, écuyer napolitain du XVI^e siècle, fondateur de l'école d'équitation italienne ; en 31, évocation de Manipodio, personnage de « Rinconete et Cortadillo », une des *Nouvelles exemplaires* de Cervantès (1613) ; en 34, l'allusion aux « neiges d'Antan » évoque peut-être un célèbre poème de François Villon. Ajoutons l'Arlequin, de la *commedia dell'arte*, associé à Sénèque. Car se glissent dans cette liste d'« autorités » réelles des personnages de fiction ; à côté d'une référence « sérieuse », au moins à son origine (Orphée), ce sont des personnages de genres dévalorisés, par leur archaïsme, comme les chansons de geste (Lancelot du Lac, Oger – ou Ogier – le Danois), ou par leur accointance avec le farcesque ou le bouffon (Espiègle, soit Till Eulenspiegel ; « Le Gasconet » ; Engoulevent¹²).

Si l'on fait un premier bilan, on peut constater que cette bibliothèque mi-antique mi-moderne juxtapose burlesquement les auteurs sérieux et ceux qui le sont beaucoup moins, voire qui ne sont pas des « auteurs », mais des personnages plus ou moins bouffons.

Voyons maintenant les effets comiques induits par la combinaison du nom de l'auteur et du sujet qu'il est censé avoir traité. Ils reposent sur diverses procédures, la plupart du temps combinées entre elles. L'anachronisme, presque systématique, fonctionne rarement seul. Il peut être associé à un déplacement de « domaine de compétence », ainsi de « Pindare, des antiquitez de ville Iuyfue¹³ » (5), « Auicenas¹⁴ de la religion des Druydes » (11) ; « Ciceron, des conquestes de Godefroy de Boüillon » (12) ; « Virgile en sa Demonomanie » (16). Déplacement qui se combine parfois à un échange d'auteur à auteur : Tite-Live se retrouve l'auteur de métamorphoses (8), un traité médical¹⁵, qui reviendrait plutôt à Hippocrate, est attribué à Xénophon (17)... Il est le plus souvent associé à un contraste burlesque entre l'autorité convoquée, et l'œuvre qu'on lui attribue : « Aristote, en son traicté des Beguins » (1) ; « Plutarque, de l'inuention de guerir les cors au pied » (2), « Dion¹⁶, des gestes de Gusman d'Alfarache » (6) ; « Orphée en son Almanach sur l'annee 620 » (14). On trouve

¹² Le Gasconet renvoie sans doute à la figure satirique du Gascon, présente dans deux autres des pièces du recueil des *Jeux de l'incognu*. Engoulevent, bouffon royal sous Henri IV, était dit le « Prince des sots » : son surnom est peut-être un souvenir de Rabelais (un des capitaines de Picrochole, *Gargantua*, XXVI). En 19, le personnage de « Mesquin » reste obscur, mais relève probablement de cette catégorie.

¹³ Villejuif, dans la banlieue parisienne. Y a-t-il plaisanterie par allusion aux juifs ? Probablement pas, car le nom de Villejuif vient du latin (la villa de Iuvius).

¹⁴ Avicenne.

¹⁵ Sur « la mère », c'est-à-dire probablement le « mal de mère », soit les maladies de l'utérus.

¹⁶ Dion Cassius.

également quelques jeux de mots, par paronomase (Hippocrate/hypocras, 10 ; Socrate/sauce¹⁷, 23) ou par allusion (Ovide/arbalète, 4... en tant qu'auteur de l'*Art d'aimer*, puisqu'on sait que Cupidon a pour attribut un arc). Enfin on note un contraste évident entre certains auteurs et ce qui leur est prêté, contre toute logique : rien de moins qualifiés que Diogène pour parler « de la Bien-veillance » (24), Martial « de la continence » (35), l'Arétin « des vertus morales » (36), « Petronius Arbiter » (soit Pétrone) « de la macération des sens, & de la chasteté » (49) – et inversement Sénèque « de l'art de bouffonner » (45)...

Dans l'ensemble, bien que cela reste dissimulé, on peut pressentir une prise de position intellectuelle qui renverrait plutôt au libertinage, et pas seulement de pensée. En effet, on peut souligner qu'aux références admises par tous comme constitutives de la « culture » se mêle un ensemble de références nettement moins orthodoxes, pour diverses raisons :

- par leur dimension érotique (les *Milésiaques*¹⁸, Pétrone, le traité d'Agrippa¹⁹, l'ouvrage du Gasconet sur les filles de joie) ;

- par l'allusion à des genres littéraires au statut « bas », tel le roman picaresque²⁰ et la littérature comique et bouffonne ;

- par leur appartenance à ces « sciences curieuses » alors en voie de dévalorisation tout autant que d'intérêt (fût-ce pour s'en moquer) dans certains milieux : *La Démonomanie* de Jean Bodin²¹, et le « Mercure Trismégiste » (37), ce qui renvoie probablement au *Pimandre de Mercure Trismégiste de la philosophie chrestienne, cognoissance du verbe divin, et de l'excellence des œuvres de Dieu*, par François, Monsieur de Foix²² ; mais ici, il s'agit « d'enseigner les singes à danser » (formule qu'on peut interpréter à l'envi) ;

- par la mention de penseurs hétérodoxes, antiques ou modernes : Diogène, Copernic, Cardan, et « l'académie putéane » des frères Dupuy, associée au libertinage érudit ;

- enfin, par l'expression plus ou moins cryptée d'une pensée globalement sceptique, sous l'égide de Sextus « Philosophus » (Sextus Empiricus), à qui est attribué par antiphrase un ouvrage « de la certitude des sciences » ; on peut relever que, en vertu des associations burlesques, si philosophes et savants ne se sont occupés que de broutilles, voire de questions controuvées (« Leon Hebreu, de l'invention des fables », 43), de peu sérieuses autorités ont traité de sujets dont le prétendu sérieux est ainsi mis en cause (« Lancelot du Lac, au traicté de la Metaphysique », 27). Quant au « liure des medailles des plus insignes fous & sots qui ont

¹⁷ Laquelle pourrait évoquer un certain crieur de sauce verte (Rabelais, *Pantagruel*, XXXI)...

¹⁸ Contes obscènes d'Aristide de Milet.

¹⁹ Concernant l'art de ramoner les cheminées, et de curer les puits...

²⁰ Voir la mention des « tireurs de laine » (31).

²¹ Voir aussi l'allusion à la chiromancie (29), aux « moyens pour empescher de noüer l'aiguillette » (44).

²² Bordeaux, S. Millanges, 1579.

esté depuis cent ans, avec leurs vies en abrégé » d'Engoulevent, il n'est pas sans faire penser à un certain *Éloge de la folie*.

Ainsi, ce catalogue est-il moins superficiel qu'il n'y paraît : il semble bien dissimuler une pensée libertine, ou en tout cas inviter le lecteur à remettre en perspective sa bibliothèque, et à la soumettre à une conscience critique et « déniaisée ». Est-ce un hasard si Rabelais est ici censé avoir écrit « des cas de conscience » (28) ?

La bibliothèque de Tristan l'Hermitte (1645)

C'est cette même tension entre savoir et sagesse, confondues dans le grec *sophos*, qu'interroge Tristan l'Hermitte dans une tragicomédie publiée en 1645, *La Folie du sage*²³ ; dans sa dédicace, Tristan déclare : « j'offre une espede de *FOLIE* à une Princesse qui peut passer pour la vivante Image de la *SAGESSE* » (p. 3).

L'argument, assez simple, est celui-ci : Ariste, « Seigneur de la Cour » (p. 4), conseiller du Roi de Sardaigne (le temps historique reste très flou), réputé pour son savoir autant que pour sa sagesse, a une fille, Roselie. Or le Roi en tombe amoureux et veut en faire sa maîtresse, ce qui indigné le père et désespère la fille, qui aime un autre seigneur de la cour, Palamède. Avec l'aide d'une suivante, et d'un médecin assisté d'un « Opérateur », elle prend alors une potion qui lui donne l'apparence d'une morte.

C'est à l'acte III que le Roi et Ariste découvrent cette mort feinte. Le décor est à compartiments : après deux scènes qui se déroulent dans une galerie du palais menant à l'appartement qu'occupe Ariste, le Roi et Ariste y pénètrent, et un rideau se tire pour leur montrer Roselie morte (dans sa chambre) ; le Roi, qui était venu chez Ariste parce qu'il avait appris l'amour de Roselie pour Palamède, accable Ariste de reproches, puis quitte le théâtre.

À la scène 4, le père se retrouve seul, en compagnie de son confident, qui lui conseille de détourner « [ses] pas & [ses] yeux » de « cet objet pitoyable » (p. 61). Le rideau se ferme probablement, et une didascalie indique, peu après : « Il vient à ses Livres » (p. 63). Un autre compartiment représente donc le cabinet particulier du savant, sa bibliothèque – « lieu » fort rare au théâtre. C'est alors que, selon l'argument, « la sagesse d'Ariste est ébranlée : Il demande aux Philosophes anciens la cause de tant d'injustes disgraces » (p. 46). Il retrace en effet le cours de sa vie : après avoir appris « heureusement les Arts & les Sciences » (p. 62) dans sa jeunesse, tout comme Tristan lui-même qui s'occupait de la bibliothèque de l'érudit

²³ Tristan l'Hermitte, *La Folie du sage*, Paris, T. Quinet, 1645 ; je cite l'édition de Jacques Madeleine, Paris, Librairie E. Droz, « Société des Textes Français Modernes », 1936.

Scévole de Sainte-Marthe²⁴, il a servi un Roi « ornement de l'Histoire » (p. 62) « avec foy, diligence & courage » (p. 63) ; mais le voilà confronté à « l'illicite ardeur » (p. 63) de ce monarque tout à coup transformé :

Par quel desreglement suis-je persecuté
Avec tant d'injustice & tant de cruauté ?
Il n'est rien d'ordinaire en cette destinée
Et ma raison timide en demeure estonnée.
Mais quoy ? j'ay des garans de ces oppressions,
J'ay pris contre le sort de bonnes Cautions. (p. 63)

Ces garants, ce sont ses livres, qui jusque-là ont été la source de sa réussite sociale et morale. Mais tout de suite, la constatation est décevante :

Esprits dont la doctrine en erreurs si feconde,
S'est acquis tant de gloire en trompant tout le monde,
Nous donnant la Vertu pour un souverain bien :
Que determinez-vous d'un sort tel que le mien ?
Ah ! voici ces Docteurs de qui l'erreur nous flate [...] (p. 63-64)

Suit une liste assez hétéroclite de cette « troupe savante », mêlant les noms de philosophes, historiens, scientifiques, et j'en passe, connus et obscurs, mais tous attestés... Tristan ne semble pas avoir vraiment cherché à cibler les moralistes, et joue plutôt de l'effet satirique de l'accumulation sans ordre, mais en alexandrins – et rimée ! – de noms de savants (aucun titre) tous antiques... histoire de ne pas dire que les moralistes et philosophes chrétiens ne seraient pas d'un plus grand secours ? Cette liste semble bien renvoyer à première vue à la composante « comique » de la pièce. En effet, on trouve souvent de telles listes dans les comédies qui mettent en scène des pédants incapables de répondre à la moindre question sans débiter une liste interminable d'autorités. On pourrait citer par exemple Hippocrasse, personnage de *Clarice ou l'amour constant* de Rotrou, incapable, malgré les livres, les papiers et la plume avec lesquels il se présente, ou plutôt justement à cause de tous leurs discours contradictoires (« Galien là-dessus contredit Avicenne »²⁵), de se décider à demander à son père la main de Clarice – heureusement d'ailleurs pour la jeune fille ! Lui fait pendant Pancrace, personnage du *Desniaisé* de Gillet de la Tessonerie²⁶, incapable quant à lui de répondre à la question de Jodelet sur ce qui fait l'attrait amoureux autrement qu'en enfilant les noms des vieux savants qui tous ont en fait, de son propre aveu, échoué à le définir.

²⁴ Voir Tristan L'Hermite, *Le Page disgracié* [1643], Jacques Prévot éd., Paris, Gallimard, « Folio classique », 1994, p. 230-231.

²⁵ Jean Rotrou, *Clarice ou l'amour constant*, Paris, T. Quinet, 1643, p. 84-85.

²⁶ Gillet de la Tessonerie, *Le Desniaisé*, Paris, T. Quinet, 1648, p. 25-26 : « [...] Les doutes sont grans/ Pour definir s'il est des appas differens./ Pythagore, Zenon, Aristote, Socrates/ Philostrate, Bias, Eschille, Zenocrates [...] » (etc., pendant encore treize vers). Voir pour ces deux exemples Jocelyn Royé, « La bibliothèque pédante ou l'érudition virtuelle », dans Claudine Nédelec éd., *Les Bibliothèques, entre imaginaires et réalités*, Arras, Artois Presses Université, « Études littéraires et linguistiques », 2009, p. 261-270.

Mais ici, il ne s'agit pas de se moquer d'un pédant farci de lectures, et le comique de la liste se mêle à la mélancolie du savant déçu que toutes ses lectures érudites ne lui permettent pas de savoir comment faire face, et n'offrent que des leçons abstraites, impraticables quand on est confronté à la douleur provoquée par une situation inextricable devant laquelle on se sent impuissant. Bref, le savoir ne mène pas à la sagesse, et le philosophe se rend compte qu'il ne sait qu'une chose : qu'il ne sait rien.

Et bien ! sages Docteurs, et bien ! sçavants Esprits,
 Celebres Artisans du piege où je suis pris ;
 En mes afflictions je vous prens à partie,
 Et c'est contre vous seuls que j'ay ma garentie,
 Vous avez assuré qu'en suivant la Vertu
 Jamais l'homme de bien ne se treuve abatu :
 Qu'il est aux accidens un Cube inesbranlable
 Tousjours en mesme assiette & de face semblable :
 Que l'heur & le malheur, que le bien & le mal
 Et tous evenemens treuvent tousjours égal.
 Qu'il est dans l'embarras des changemens du monde
 De mesme qu'un Rocher dans le milieu de l'onde [...] :
 Vous l'avez soustenu, Vous en avez menti.
 Effrontez Imposteurs, allez, je vous deffie
 De me faire avoüer vostre Philosophie :
 Vous m'avez abusé de discours superflus [...]. (p. 64)

Comme le dit l'argument, « dans ce transport [il] seme ses Livres sur le Theatre » (p. 46) ; son confident les ramasse, avec ce commentaire :

O Cieux ! la cruauté d'une attainte si rude
 Altere cet Esprit affoibly par l'estude ;
 Pressé de la douleur qui luy trouble le sens,
 Il punit de ses maux des Sujets innocens. (p. 65)

L'effet proprement tragi-comique de cette liste bibliothécaire est redoublé par Tristan. Au début de l'acte suivant, apparaissent un Opérateur et un Médecin, venus expliquer à Ariste que sa « fille n'a pris qu'une potion dormitive au lieu de poison »²⁷ ; Ariste, en pleine crise de folie, au lieu de répondre à leur « qui va là ? » (p. 67) par son nom, débite une très savante définition de l'être humain, tout entier fait de variations et de contradictions, « animal parlant, raisonnable & risible », « belle superbe & fresle architecture », « mixte composé de lumiere & de fange » (p. 68) – ce en quoi l'érudition et la philosophie n'ont pas tort. Puis il remet en cause le savoir de celui qui se présente à lui comme médecin :

Toy, Medecin ? j'en doute avec quelque raison :
 Que te proposes-tu pour guerir un Malade,
 Ou les Loix d'Hippocrate ou l'art d'Asclépiade ? [...]
 Entends-tu l'Arabesque ? as-tu leu le Zoar,
 Geber, Haly, Rhasis, Alquinde, Albumazar,
 Avicenne, Averroës, Algazel, Albucate,
 Et tous ces grands Autheurs dont ton bel Art se flate ? [...]

²⁷ « Argument du quatriesme acte », p. 66.

As-tu quelque secret qui soit particulier ?
 Dis-moy, le Beresith t'est-il fort familier ?
 Lis-tu le Mercana ? Sçais-tu l'Arithmentie ?
 N'es-tu point avancé dans la Theomentie
 Qui fait divinement ses operations,
 Obtenant de là-haut des revelations ?
 Sçais-tu l'analogie & l'ordre des trois Mondes ?
 La matiere premiere & les causes secondes ?
 Et me dirois-tu bien l'origine d'où sort
 Le souffle de la vie & celui de la mort ? (p. 69-70)

Question vouée à rester sans réponse, malgré cette accumulation de savoirs, où on remarquera la forte présence des savants arabes... Mais le médecin de la pièce de Tristan ne manque pas d'humour, et il réplique : « Seigneur, je sçay de plus ressusciter les morts » (p. 71), ce qu'il promet de faire voir « par demonstrations » (p. 72), hors scène. Ce qui est peut-être prouver que le savoir médical n'est au fond que fiction et théâtre...

Tout se terminera bien, selon les lois de la tragicomédie : le Roi reviendra à de meilleurs sentiments, et permettra le mariage de Roselie et de son amant. Mais le doute sceptique sur la *valeur* du savoir et des savants reste dit, ce qu'illustre le frontispice de l'édition originale : du côté droit, le compas, le livre et le *putto* lisant signifient la sagesse ; de l'autre, la marotte, la canne du souffleur de verre et le *putto* tenant une crécelle signifient la folie ; « *non procul* » dit la légende latine...



© BnF

La bibliothèque de Furetière

Dans le second livre du *Roman bourgeois* d'Antoine Furetière, particulièrement hétéroclite, le « poète » (entendons écrivain professionnel) Charroselles apprend la mort de son confrère Mythophilacte (« le gardien des mythes »), « si fameux dans Paris, et par sa façon de vivre et par ses ouvrages »²⁸ – entendons : fameux par sa « gueuserie » (p. 1078) de poète crotté, bien peu conforme en cela au mythe du favori des Muses... Charroselles demande alors au greffier qui l'a établi de lire son « inventaire après décès », ce qui donne lieu à l'insertion dans la trame narrative de diverses listes, les unes « racontées » (l'« almanach de disners », p. 1081), les autres effectives (les legs prévus par le testament,

²⁸ Antoine Furetière, *Le Roman Bourgeois* [1666], dans *Romanciers du XVII^e siècle*, Antoine Adam éd., Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1958, p. 1082-1085, p. 1076.

p. 1077-1079) ; or parmi ces legs figurent les « ouvrages et papiers, tant imprimez qu'à imprimer » (p. 1079) donnés à son valet, afin qu'il puisse (en guise de gages...) en tirer profit auprès « des comediens, des libraires et des personnes à qui il les pourra dédier ou presenter » (p. 1079).

Suit donc le « Catalogue des livres de Mythophilacte »²⁹ (p. 1082-1085). Ce catalogue-ci ne contient que des titres (l'unique « auteur » en étant Mythophilacte), choix légitime, puisque le titre est « le vray proxenete d'un livre, et ce qui en fait faire le plus prompt debit »³⁰ (p. 1084-1085). Parmi ces titres, tous imaginaires, le seul qui « sonne » vraiment rabelaisien est celui-ci : « *Forfantiados libri quatuor, de vita et rebus gestis Fatharelli* » (p. 1084), mélange de faux espagnol (ou grec ?) sur une base italienne (*forfante/furfante*)³¹, de latin et d'un nom propre italien usité, mais sans référent connu historiquement. On retrouve aussi la mention en quelque sorte obligée des « sots », au travers du « GRAND sottisier de France, ou le dénombrement des sottises qui se font en ce vaste royaume, par ordre alphabetique » (p. 1084).

Ce qui domine, notamment par la mention de nombreux référents réels dans le « développé » du titre, c'est la fonction satirique de cette liste, qui porte presque exclusivement sur « la chose littéraire », et ses liens avec une « chose politique », eux-mêmes objets de satire.

Il s'agit de ridiculiser :

- les formes « périmées » de la littérature, sous les espèces des *Amadis de Gaule*³², accusés d'être trop longs et de mêler de façon incongrue l'héroïque et le comique, ainsi que des poètes de la génération post-ronsardienne (Salluste du Bartas), accusés d'avoir voulu créer trop de mots composés ; Furetière souligne également le problème que commencent à poser les changements dans la langue (« LE RAPPÉ du Parnasse, ou recueil de plusieurs vers anciens corrigez et remis dans le stile du temps », p. 1083) ;

²⁹ On n'en a pas fini avec les listes, car on trouve ensuite la liste des chapitres de la *Somme dédicatoire* mentionnée comme dernier *item* du catalogue, ainsi qu'un « Estat et roole des sommes ausquelles ont esté moderement taxées, dans le Conseil poétique, les places d'Illustres et demy-Illustres, dont la vente a esté ordonnée pour faire un fonds pour la subsistance des pauvres autheurs » (p. 1095). Sur le catalogue des livres, voir aussi Nathalie Grande, « La bibliothèque dans quelques fictions en prose à l'âge moderne : un imaginaire critique », dans Claudine Nédelec éd., *Les Bibliothèques, entre imaginaires et réalités*, Arras, Artois Presses Université, 2009, p. 295-308, p. 299-300.

³⁰ La notice précise « Exemple à ce propos tiré des *Précieuses* » : il s'agit probablement d'une raillerie envers Antoine Somaize, qui profita amplement du succès des *Précieuses ridicules* de Molière (1659), en publiant en deux ans (1660-1661) *Les Véritables précieuses, Les Précieuses ridicules [...] nouvellement mises en vers, Le Procès des précieuses*, et *Le Grand dictionnaire des précieuses*.

³¹ On trouve « forfant » (coquin) chez Rabelais (*Tiers Livre*, chap. 48). « Forfanterie » est usité au XVII^e siècle, mais signifie plutôt vantardise (trompeuse).

³² Roman de chevalerie espagnol de la toute fin du XV^e siècle, traduit en français au XVI^e.

- la pratique des quatre lectures bibliques (« l'explication du sens moral, allegorique, mythologique et aegnimatique », p. 1084) qui aboutit à voir tout dans tout et réciproquement, particulièrement dans des textes qui « surjouent » le mystère³³ ;
- la littérature dévote, voire superstitieuse (« le Passe-partout de dévotion », p. 1083 ; le « TRAITÉ de chiromance pour les mains des singes », p. 1084).

L'essentiel de la satire porte sur les conditions socioéconomiques auxquelles sont soumis les écrivains. La nécessité de survivre économiquement les porte d'une part à produire ce que leur public et leurs mécènes, courtisans aveuglés pris dans un système vicié, leur demandent : petits genres, littérature conventionnelle au kilomètre ; d'autre part à se déchirer entre eux (querelles intestines, prétentions à privilèges) et à se soumettre aux impératifs des imprimeurs-libraires, qui préfèrent ce qui se vend³⁴ à ce qui a de la *valeur*... littéraire. Furetière (comme d'autres à ce tournant du siècle) veut clairement « désillusionner » la perception de ce qu'est alors la littérature, mettre crûment en lumière la transformation de la vocation poétique en métier à tant la page ou le vers, sous la coupe des mécènes de cour et/ou des libraires³⁵. Faudrait-il en venir à constituer les écrivains en « corps de maîtrise jurée » (p. 1085), pour corriger ces abus ? Mais alors que resterait-il des « principes de la poésie », à savoir de cette « introduction à la vie libertine » (p. 1084) – « libertine » étant ici à entendre comme une revendication pour le poète d'une forme de liberté, tant d'un point de vue socioéconomique que d'un point de vue esthétique – qu'elle devrait être ?

L'intérêt de ces trois catalogues est ainsi d'user du masque comique, burlesque et carnavalesque, de listes satiriques qui s'inspirent de Rabelais tout en imaginant de nouvelles procédures (noms et/ou titres et/ou arguments, imbrication du réel et de l'imaginaire, formes littéraires du contexte), pour aborder, en « mettant au goût du jour » leur modèle, les problématiques qui leur sont contemporaines, au service d'une pensée sceptique et libertine au sens large du terme, qui remet en question le rapport de l'époque aux bibliothèques et aux

³³ *Argenis*, roman de Jean Barclay (1621) ; *Le Songe de Polyphile*, roman de Francesco Colonna (1467) ; *Le Cosmopolite, ou nouvelle lumière de la physique naturelle*, traduction française d'un traité alchimiste attribué à Michel Sendivogius (1609).

³⁴ « Plusieurs bons auteurs anciens et modernes » ont été « rebutez » (p. 1085) par les libraires au profit de trois succès de librairie de l'époque cités par Furetière : *Le Cuisinier français* (La Varenne, 1651), *Le Pâtissier français* (La Varenne, 1653) et *Le Jardinier français* (Nicolas de Bonnefons, 1651), qui fut un véritable best-seller.

³⁵ Dans ce contexte, sur la valeur juridico-économique du concept de « titre », voir Craig Moyes, « Juste(s) titre(s) : l'économie liminaire du *Roman bourgeois* », *Études françaises* (Montréal), vol. 45, n° 2, 2009, p. 25-45.

auteurs. Ne faut-il pas réinterroger le rapport à l'Antiquité comme source de savoirs et de sagesse ? Qu'en est-il de la place socioéconomique du « poète » (l'écrivain autant que l'intellectuel d'aujourd'hui), donc de sa liberté de penser ? Philosophiquement, ne faut-il pas se garder de toute confiance exagérée envers les livres ?

Bibliographie

Sources

- Cramail, Adrien de Monluc, comte de, *Les Jeux de l'incognu*, Paris, T. de la Ruelle, P. Rocolet, A. de Sommaville, N. Bessin, A. Courbé, 1630.
- Furetière, Antoine, *Le Roman Bourgeois* [1666], dans *Romanciers du XVII^e siècle*, Antoine Adam éd., Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1958, p. 1082-1085.
- Gillet de la Tessonerie, *Le Desniaisé*, Paris, T. Quinet, 1648.
- Retz, Jean François Paul de Gondi, cardinal de, *Mémoires*, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1984.
- Rotrou, Jean, *Clarice ou l'amour constant*, Paris, T. Quinet, 1643.
- Sorel, Charles, *La Bibliothèque française* [1667], Genève, Slatkine, 1968.
- Tristan L'Hermite, *La Folie du sage* [1645], Jacques Madeleine éd., Paris, Librairie E. Droz, « Société des Textes Français Modernes », 1936.

Critiques

- Bombart, Mathilde, « Visites à "l'Hospital des enfermez" au tournant des XVI^e et XVII^e siècles », *Cahiers du centre de recherches historiques, revue électronique du CRH*, n° 39 (« Écriture et prison à l'âge moderne »), 2007, p. 161-182 - URL : <http://ccrh.revues.org/3357>
- Cavaillé, Jean-Pierre, « Adrien de Monluc, dévot ou libertin ? », *Les Dossiers du GRIHL*, URL : <http://dossiersgrihl.revues.org/1362>
- Garavini, Fausta, *La Maison des jeux. Science du roman et roman de la science au XVII^e siècle*, Paris, Champion, 1998.
- Grande, Nathalie, « La bibliothèque dans quelques fictions en prose à l'âge moderne : un imaginaire critique », dans Claudine Nédelec éd., *Les Bibliothèques, entre imaginaires et réalités*, Arras, Artois Presses Université, 2009, p. 295-308.
- Moyes, Craig, « Juste(s) titre(s) : l'économie liminaire du *Roman bourgeois* », *Études françaises* (Montréal), vol. 45, n° 2, 2009, p. 25-45.
- Nédelec, Claudine, « Obscurités et jeux de langage. *Les Jeux de l'incognu* (1630) », Delphine Denis éd., *L'Obscurité. Langage et herméneutique sous l'Ancien Régime*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia, 2007, p. 133-146.
- Royé, Jocelyn, « La bibliothèque pédante ou l'érudition virtuelle », dans Claudine Nédelec éd., *Les Bibliothèques, entre imaginaires et réalités*, Arras, Artois Presses Université, « Études littéraires et linguistiques », 2009, p. 261-270.